

... touche à ses termes. en mode majeur, avec *Deakin Doll*, montée en puissance et fièvre. «Adorable sous le rutillement des miroirs/Elle se tient dans mon cercle.» De la génuflexion signée à la transe carlo-lyrique, sous l'œil d'une figure murale musagiste», dans sa cellule hérosentend de voix, tout celle du dieu «moqueur».

David Eugene Edwards s'inspire des Écritures pour écrire ses oraisons rock.

«La loi de Dieu en référence»

L'entant de l'imputation, qu'est DEF ne transige pas. A la question du prêtre-châ: «Comment assurez-vous d'être Américain, c'est-à-dire né du génocide indien et de l'esclavage au nom de Dieu?», il répond: «Tous les peuples, les pays et races sont égarés en dépression et aspirent au rachat.» «Prashnom moldik svetoven/Vashene osh misthes», quelle langue est-ce là?

C'est une langue inventée à partir de toutes, indien, dialectes européens, scandinaves... Nul sens à la clef, c'est juste pour suggérer un tableau. «L'homme double, instable en tout», c'est vous? Cela vient des Écritures. J'en ai l'expérience récurrente.

«Sa vie, ses groupes»

David Eugene Edwards, né en 1968, a été élève par un grand-père prédicateur itinérant au Colorado adepte de la damnation. Marié à 17 ans, il est fait convaincre, passé divers RMC, Paulistes, Pères, Bloodflow, The Denver Gentlemen, avec son groupe country punk, 16 Horsepower. De 1992 à 2000, ce groupe incluait Pascal Humbert et Jean-Yves Tola, du groupe français Passion Fodder, et a écrit aussi la route de Gordon Gura (Violent Femmes - influence de Wovenhand avec Cash, Birthday Party, The Bad Seeds...). David Eugene Edwards prend son essor sous le pseudonyme de Wovenhand. Depuis 2001, quatre albums, dont le nouveau, *Mosaic*. Soit *Wovenhand* en 2000, *Consider The Broken* en 2004, et *Blind* et *Mosaic* (deux versions) entre. Pour *Mosaic*, D.E.E. remobilise la production Robert Ferbrache, qui croisa 16 Horsepower à la lap steel guitar et tint studio à Denver (Colorado). Pascal Humbert, bassiste a mentionné du même ex-16 Horsepower.

Ce n'est pas drôle, à en juger par la litanie finale à l'enseigne de l'oiseau de malheur, *Little Raven*. Passé une échappée de moulin à musique, au son d'une trompe tordue et d'un mallet tapant des clous de cerceau, un sabbat borne marmotte (mormone): «Vous serez morts au ciel...»

Duâ vient la compassion dont débore *Mosaic*. L'Esprit saint révèle notre souillure et nous inspire la contrition. Un processus mortifiant mais plein de joie promise de paix et d'espérance. **Full Arrou?** Encore une fois, tout cela sort des Écritures: c'est l'amour divin, spirituel. Le son tend à rendre cette conception. **Toutes vos chansons ne sont-elles pas des prières?** Elles contiennent des éléments de toutes les religions, mais ce ne sont que des chansons. **Que signifie *Mosaic*?** Ma femme a trouvé ce titre. Et mes chansons y correspondent. Cet intitulé fait aussi référence à la loi divine.

Votez initiation musicale? Enfant, j'ai chanté à l'église. Ma mère était et reste une choriste idéale. J'ai appris d'elle, je pense. Comme aussi de mon grand-père, chef de chœur.

Un fétiche, sur *Mosaic*? *Little Raven*. Mon fils Elly joue avec moi sur sa petite harpe. **Comment naissent vos refrains? En dormant, au travail? Texte d'abord...?** Paroles et musique viennent comme les pépins. Jamais vu de rien se présenter. Ça tombe de la pluie du temps, je pense. **Quel vote vivez-vous?** De la musique depuis 1995. Reconnaisant, et conscient qu'on compte sur soi.

No help to me, nul salut? Pas du tout. Dieu est dispensé de la grâce et conformement à sa parfaite sainteté. **Vos goûts musicaux?** Brian Eno avant tout. La musique médiévale. *Seven Swans* de Sufjan Stevens. *Ships* de Danielson. *Einstruzende Neubauten* se séparent du Colorado. **Vos ancêtres européens?** La branche paternelle vient d'Irlande, précheurs évangélistes chez les Indiens. Et du côté de ma mère, des Ecossais.

McCerchin favori? V.C.Carthy, Martin Luther. **Le lieu où vous vous mallez?** Aride, une fournaise, prête à s'embraser. **Recueil** par BAYON



La Femme du qual François-Mitterrand, Paris, 2004. «J'avais l'impression qu'elle me livrait son secret», dit le photographe.

Expo. A Nice, saisis au vol, surpris ou obtenus de bonne grâce, les trophées parisiens de François-Marie Banier en 146 portraits de rue.

Les têtes hors du Banier

Perdre la tête de François-Marie Banier au *Portrait of the Photographer* et de l'image Charles-Nègre, 22 rue Valenciennes, New York 10121, 04 9713 4210. Jusqu'au 27 août.

François-Marie Banier, 59 ans, a une arme fatale: une vieille mobylette qui lui sert à sillonner Paris, son terrain de chasse favori, du Nord au Sud, l'appareil photo en bandoulière. En ce moment, il a une passion pour le XVIII^e arrondissement. «*C'est ma folie*», dit-il, après avoir longtemps hanté les Champs-Élysées, la gare du Nord - «Ily a toujours des gens qui tombent, c'est incroyable» - ou le jardin du Luxembourg, à deux pas de chez lui. Personne ne peut résister à ses yeux bleus lavande et à son bagout, et il a cette qualité rare, parfois manifestée avec une franchise brutale, il aime les autres. De la femme décapitée au curé dupé à la rassemblée ses trophées parisiens dans un ouvrage au graphisme pertinent. *Perdre la tête* est publié chez Steidl. Le livre est aujourd'hui une exposition captivante de 146 tirages, mise en scène par Martin D'Orgeval dans un lieu historique, moderne magique où Charles Trénet se produisit. On y vérifie de visu combien la photographie de rue, y compris dans sa cocasserie, est le miroir prodigue d'une société.

Romancier à succès (1), Banier a la réputation d'être mondial, ça l'agace. «Je suis mondial, c'est tout». La photographie est son battement de cœur, chaque jour il prend au minimum 200 photos «sans savoir ce qu'il attend». Après, il est très sévère avec ses planches contact, il choisit dans ces «misses à mort de l'instant»: «Quand j'élimine une photographie, j'annule un événement, c'est un deuil.» Ses modèles se laissent saisir facilement: beaucoup ne s'en avisent pas, certains résistent puis finissent par tomber comme des mouches dans la boîte noire. Mais qui perd la tête, lui ou le photographe?

«Perdre la tête, c'est parce que j'ai lu Nathalie Sarraute, ce mouvement intérieur qu'on submerge quand on est tout entier dans ce qu'on fait. Quand je regarde un individu que je vois photographeur, tout mon monde disparaît et je suis pris par l'autre, j'esquisse, j'éprouve la tête... Je suis attrapé ce visage que je ne retrouverai jamais. Moi, je cherche l'humanité.» **Chagrin.** Il y a une vaste solitude dans les portraits de Banier, du désespoir. Des gens dorment sur le trottoir, fouillent les poubelles, hurlent leur chagrin comme des chiens. «Je n'essaie pas de rendre une expression, je vais au fond de l'être, c'est ma phi-



losophie quotidienne. Même dans l'être le plus arraché à la société, je vois le brin de fantaisie, sa grandeur et sa dignité. Ce qui compte, c'est l'intensité; que la personne photographiée soit au comble de ce qu'elle veut dire. Il n'y a jamais rien d'accidentel dans mes photographies.» Au premier regard, il y a moins de farfelus qu'il

«Même dans l'être le plus arraché à la société, je vois le brin de fantaisie, sa grandeur et sa dignité.»

François-Marie Banier

n'y paraît dans *Perdre la tête*, même si quelques-uns ont pu être les patients du docteur Sacks. Qu'est-ce qu'ils ont de plus que nous? Des grains de folie ou des étincelles de vie qui brillent comme des pépites et une manière d'accommoder au grand jour des disgrâces physiques, une grosse tête ou un gros derrière, ou même les deux ensemble. Beaucoup de tordus nous ressemblent comme des frères, ce sont nos sossies d'un jour de souris, avec cette manière qu'ils ont de poser avec naturel, croient-ils. Ainsi de l'homme-grenouille qui annonce à la cantonade son prochain mariage; du type en short et Moonboots en provenance de la planète Mars; de la dame en robe plissée plongée

dans son livre de prières et qui occupe un banc à elle seule. Secret. Parfois, quand un modèle le saisit à fleur de peau, Banier dépasse la convention de l'image unique et raconte en une séquence l'histoire de ce rendez-vous fortuit. Ainsi de la femme du qual François-Mitterrand qu'il veut photographeur. Elle l'a aperçu et se met à crier. Banier, en apparence vaincu, remonte sur sa mobylette, prêt à partir. Et puis elle l'oublie et com-

mence à se déshabiller pour s'offrir au soleil. «Elle avait un tel contentement, soulagée Banier, j'étais subjugué. J'avais l'impression en voyant ses vêtements à terre qu'elle me livrait son secret. Qu'elle me montrait sans le savoir ce qu'elle faisait tenir debout.» S'il fallait, dans cette galerie de portraits sensibles, n'en retenir qu'un seul, alors, sûr, ce serait l'entant au ballon. Il est tout seul dans un parc, avec tout un filet sur la tête qui lui donne l'air d'être prisonnier de ses rêves. Qu'est-ce qu'il s'imagine? Banier: «J'ai failli pleurer quand je l'ai vu, me ne demandez pas pourquoi puisque vous avez la réponse.»

BRIGITTE ALLIER (reportage spéciale à Nice) (1) Il vient de sortir les Femmes du métro Pump (Gallimard).